

Hans-Jürgen LÜSEBRINK, *La Conquête de l'espace public colonial. Prises de parole et formes de participation d'écrivains et d'intellectuels africains dans la presse à l'époque coloniale (1900-1960)*

Québec/Frankfurt am Main/London, Éd. Nota bene/IKO-Verlag, coll. Studien zu den frankophonen Literaturen ausserhalb Europas, Bd. 7, 2003, 272 p.

Pierre Halen



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7147>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.7147

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2004

ISBN : 978-2-86480-838-1

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Pierre Halen, « Hans-Jürgen LÜSEBRINK, *La Conquête de l'espace public colonial. Prises de parole et formes de participation d'écrivains et d'intellectuels africains dans la presse à l'époque coloniale (1900-1960)* », *Questions de communication* [En ligne], 5 | 2004, mis en ligne le 19 juillet 2013, consulté le 30 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7147> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7147>



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

vagues connaissances en HTML. Dans ce cours d'initiation, François Role nous invite à manipuler des structures au sein d'un document XML et conclut en présentant des exemples d'applications, notamment dans le domaine de la gestion documentaire. Le cours trouve son prolongement au chapitre 3, dédié aux métadonnées. Marie-Élise Fréon (Jouve) en donne une typologie illustrée d'exemples détaillés, en utilisant différents cadres de descriptions interprétables. Ces « données ajoutées au document original pour expliciter ses caractéristiques et représenter son contenu de façon conventionnelle, condensée et non ambiguë » – selon la définition d'Éric Sutter (*Documentation, information, connaissances : la gestion de la qualité*, Paris, ADBS Éd., 2002) – véritable « valeur ajoutée à l'information », en permettent la compilation et le repérage. Après la mise en jambe des chapitres 2 et 3, on peut aborder le chapitre 6 où Laurent Romary (Inria Lorraine) conduit le lecteur de la sémantique des contenus à la sémantique des structures. Ce cours se présente comme une révision des deux précédents, mais le propos se concentre sur la nécessité de la normalisation pour permettre des échanges d'information efficaces. Documenter une structure, c'est aussi la modéliser de manière à ce que l'information puisse être facilement repérée par un moteur ou catégorisée par l'homme. Il est nécessaire de s'appuyer sur une base conceptuelle unifiée pour décrire la variété des métadonnées susceptibles d'être associées à des bases documentaires. Enfin, dans le chapitre 5, Dominique Lahary (BDP du Val d'Oise) dresse une typologie des bibliothèques virtuelles et montre comment celles-ci continuent de fournir les services assurés par les bibliothèques traditionnelles. Il évoque notamment les perspectives apportées par XML dans la structuration des données.

Soucieux d'exhaustivité, cet ouvrage n'aborde pas exclusivement le traitement de l'information textuelle, mais nous renseigne sur la complexité de la recherche dans des documents multimédias. Au chapitre 7, Nozha Boujemaa, de l'Inria Rocquencourt, présente à titre d'illustration, l'indexation et la recherche d'images par le contenu visuel. Ainsi comprend-on comment il est aujourd'hui

d'hui possible de spécifier des régions d'intérêt d'une image pour n'en extraire, par exemple, que les visages qui s'y trouvent.

Ces interventions, quelque peu éclatées, auraient pu être davantage fusionnées afin d'éviter toute répétition et proposer un déroulement plus limpide. La matière passionnante dont il est ici question reste assez technique : présentée avec un souci plus grand des non-spécialistes, avec un découpage plus clair qui aurait inséré les éléments des huit cours dans un plan synthétique, l'ouvrage aurait pu être encore plus accessible. Pourtant, en décortiquant le principe de fonctionnement des outils de recherche, ce cours aide le chercheur d'informations à être plus efficace dans sa recherche sur l'internet. En outre, il décrit les stratégies actuelles d'organisation de l'information pour qu'une recherche d'information sur les pages Web dont on est l'auteur soit rendue possible par quelque agent que ce soit.

Dominique Nauroy

CREM, université de Metz

Hans-Jürgen LÜSEBRINK, *La Conquête de l'espace public colonial. Prises de parole et formes de participation d'écrivains et d'intellectuels africains dans la presse à l'époque coloniale (1900-1960)*.

Québec/Frankfurt am Main/London, Éd. Nota bene/IKO-Verlag, coll. Studien zu den frankophonen Literaturen ausserhalb Europas, Bd. 7, 2003, 272 p.

Dans sa préface, Bernard Mouralis écrit que cet ouvrage « marque un moment nouveau dans le domaine des études concernant la littérature africaine d'expression française ». Il s'inscrit néanmoins dans une lignée. Parmi les « antécédents » cités par Hans-Jürgen Lüsebrink, il y a bien entendu les études de littérature nationale (Adrien Huannou, Richard Bjornson, Mukala Kadima-Nzujij), mais aussi certains travaux à caractère général, portant sur la période d'avant 1960, dont ceux de Robert Comevin, auxquels l'auteur a souvent recours et à qui il rend ainsi justice, et ceux de János Riesz et de Bernard Mouralis. Nonobstant leurs différences de propos, les uns et les autres ont délibérément placé l'accent sur une compré-

hension essentiellement historique des faits littéraires, et ils ont été d'abord sensibles à leur dimension intra-africaine. En outre, cette *Conquête de l'espace public colonial* doit beaucoup aux travaux suscités, sous la houlette de János Riesz, dans le vivier des chercheurs rassemblés à Bayreuth depuis les années 80 ; entre autres, ceux de Werner Glinga, à la mémoire duquel ce livre est dédié (*Literatur in Senegal. Geschichte, Mythos und gesellschaftliches Ideal in der oralen und schriftlichen Literatur*, Berlin, Gietrich Reimer Verlag, 1990), et de Hans-Jürgen Lüsebrink lui-même (*Schrift, Buch und Lektüre in der französischsprachigen Literatur Afrikas. Zur Wahrnehmung und Funktion von Schriftlichkeit und Buchlektüre in einem kulturellen Epochenbruch der Neuzeit*, Tübingen, Niemeyer, 1990). Outre les qualités intrinsèques des recherches concernées, la position relativement excentrée de Bayreuth par rapport à l'institution française a sûrement favorisé la double mise à distance que développe le présent ouvrage.

D'abord, par rapport à la notion même de littérature, « pratique et institution » dont l'usage social, dans l'hexagone, est trop particulier pour pouvoir être appliqué aux domaines francophones. Ici, l'attention ne se laisse pas obséder par le couple « auteur/œuvre » qui domine la vision française : on débordé largement le secteur étriqué des livres publiés (*a fortiori* celui des livres publiés chez de « grands » éditeurs parisiens qui, trop souvent, retiennent seuls l'attention), pour s'ouvrir à l'espace plus vaste et, si l'on y songe, plus important, de l'histoire de la « prise de parole » dans l'espace public, à commencer par la presse périodique : « 95 % de la production littéraire africaine publiée entre 1913 et 1960 parut non pas sous forme de livres, mais essentiellement dans la presse » (p. 12). Cela n'empêche nullement Hans-Jürgen Lüsebrink de prêter attention aux formes esthétiques, et notamment aux genres auxquels les auteurs ont recours (autobiographie, texte ethnographique, littérature orale, etc.), dans la mesure où les unes et les autres sont déterminés eux aussi par les contraintes qui régissent le système global de l'énonciation ; mais les questions de fond, à savoir les enjeux socio-politiques, les prises de position qui sont des formes d'entrée dans les champs locaux,

sont évidemment mises en évidence. Corollaire majeur : la période d'avant 1960 n'est pas envisagée comme une « pré-histoire » un peu balbutiante et suspecte d'inauthenticité, au titre de ce que Janheinz Jahn appelait la « littérature de tutelle » (ce qui est la tentation de certaines histoires littéraires nationales), mais comme une période ayant sa configuration particulière, justifiant un intérêt propre.

Seconde mise à distance salutaire : les choses ne se passent plus essentiellement à Paris, mais bien dans un espace colonial qui a sa vie et sa structure propres. Par contraste, on se rappelle avec quelle fascination les premières histoires de la littérature africaine « francophone » (mais non seulement) considéraient le groupe dit de la négritude, ce qui, d'une certaine façon, prolongeait le regard métropolitain et venait ajouter quelques plumes colorées sur le chapeau de la « Ville-Lumière ». Ici, le regard se concentre sur ce qui se passe dans le monde colonial, et observe notamment le rôle important d'écrivains qui, éventuellement, ne publièrent aucun livre majeur, voire aucun livre, à Paris. Trois personnalités particulières, souvent négligées par ailleurs, sont ici mises en avant : Abdoulaye Sadjî, Fily Dabo Sissoko, Fodéba Keïta, qui font chacun l'objet d'un chapitre. À vrai dire, ce ne sont là que trois études de cas représentatifs d'un ensemble plus vaste, celui des « intellectuels » de la première heure, au sens français du terme, tels qu'ils émergèrent peu à peu dans l'espace public, dans le prolongement logique de la politique d'assimilation, avec le soutien plus ou moins actif de personnalités coloniales plus éclairées que d'autres, mais, nécessairement aussi, en s'érigeant contre un certain nombre de pôles symboliques internes au champ local.

En réalité, l'ouvrage de Hans-Jürgen Lüsebrink est une suite très cohérente et bien construite d'essais (on l'aperçoit à la répétition, parfois un peu excessive, de diverses citations), plutôt qu'une somme systématique qui se rapporterait à un espace strictement délimité, et qui se fonderait méthodologiquement, par exemple, sur des analyses quantitatives (même s'il prend appui sur des enquêtes rigoureuses menées il y a quelques années, surtout au Sénégal). Pour l'essentiel, nous l' sommes dans l'ancienne AOF et le plus souvent au Sénégal – avec

quelques excursions parfois vers d'autres lieux comme Brazzaville (mais guère en Afrique Centrale, où certains éléments du système fonctionnent sans doute différemment, notamment à cause de l'importance plus grande des missions chrétiennes comme lieux de production de l'écrit). L'ouvrage confirme ainsi l'existence d'un champ littéraire « aoéfien » avant 1960. Mais son intention déclarée est plutôt d'illustrer au mieux le double décentrement évoqué ci-dessus, et de stimuler davantage encore la recherche dans cette direction.

À cet égard, les chapitres consacrés à des problématiques générales sont particulièrement intéressants. On relèvera en particulier le panorama de la presse périodique comme « forum de débats intellectuels » avec, dans les chapitres ultérieurs, la question de la censure (dans les faits, peu exercée, mais symboliquement cruciale) et celle du débat identitaire. On soulignera aussi les enjeux des trois formes d'entrée dans l'écrit que furent d'abord l'édition de textes empruntés à l'oralité, ensuite l'appropriation de l'historiographie précoloniale et coloniale, enfin le recours à l'autobiographie, lieu par excellence d'une prise de parole « moderne ». À ces trois modes, peut-être aurait-on pu ajouter, pour lui donner une place spécifique, celui du « croquis », texte bref, intrinsèquement lié au support de la presse périodique, que Fily Dabo Sissoko appelle « l'écriture par crayons » (p. 105) : ce genre est sans doute caractéristique du monde colonial. Tout cela est modulé notamment par des « concours » et des « enquêtes », ces « générateurs de discours » (p. 259) dont l'importance historique est encore une fois démontrée. Le chapitre consacré aux expositions coloniales, y compris locales, montre bien que s'y jouent « des formes d'identité clairement proto-nationales » (p. 201). Enfin, le chapitre passionnant consacré aux débats sur le métissage culturel, réveille le souvenir d'un Senghor assez différent de celui qu'il deviendra ultérieurement ; ce chapitre et le suivant exposent notamment les positions opposées au métissage d'un Fily Dabo Sissoko ou d'un Abdoulaye Sadj, positions qui s'expliquent par un débat interne, notamment avec Ousmane Socé, mais, ajouterais-je, qui ne sont pas sans accent racialement et, de cette manière, confortent de

fait les positions d'un parti colonial contre un autre.

Comme l'indique Bernard Mouralis, ce livre apporte « une vision plus nuancée de la colonisation », monde historique complexe, où par exemple il est fort naturel de voir invoqué l'idéal républicain pour critiquer la politique coloniale, voire de rencontrer une forme d'anti-colonialisme « pro-français » ; où le « terme de "presse coloniale" n'implique pas nécessairement une identification avec les positions politiques officielles du gouvernement en matière coloniale [...] mais au contraire très souvent une prise de distance très critique à leur égard [...] » (p. 21). Malgré tout, et tout en signalant par exemple le rôle symbolique majeur d'un Delafosse, ou le rôle pratique de l'École William Ponty, Hans-Jürgen Lüsebrink ne va pas jusqu'à abandonner tout à fait la vision dualiste héritée du nationalisme africain (e.g. pp. 51-52 ; 71) ; dans la mesure où il est surtout curieux de l'entrée des Africains sur le marché de l'écrit, ce qui est évidemment légitime en soi, il n'aborde pas systématiquement la question des tensions internes aux milieux « colonisateurs ». Il pointe avec clarté, bien entendu, certains tiraillements, notamment entre monde métropolitain et monde colonial (p. 250-262), mais il reste sans doute à envisager dans quelle mesure et à quelle période, des alliances ont pu se constituer entre certains acteurs français et africains, contre d'autres pôles symboliques coloniaux ; cette question pourrait bien ne pas se réduire à celle du paternalisme, par ailleurs bien réel (p. 146). Le nom de Delafosse, par exemple, est mis en avant par un Abdoulaye Sadj (p. 260) – exactement comme ailleurs celui de Soudiata ou de Samory) – pour fonder un « contre-discours », mais sans dualiser de manière simpliste le contexte. En d'autres termes, nous trouvons dans cet ouvrage la plupart des pièces essentielles qui permettent à présent d'envisager la cartographie systématique d'un champ littéraire « aoéfien », avec en plus la démonstration de l'impertinence complète du concept bourgeois d'autonomie pour l'histoire littéraire africaine ; il faut leur ajouter une topologie des acteurs « français », présents ici mais quelque peu marginalisés (Charles Béart, Robert Delavignette, Georges Hardy, etc.).

L'apport de cet ouvrage est donc essentiel. On peut regretter certains détails de forme, quelques approximations linguistiques et de petites négligences graphiques de-ci de-là, ainsi qu'une mise en forme claire mais peu élégante, qui se ressent des mauvaises habitudes universitaires : on n'est pourtant pas plus scientifique quand on se sert du guillemet ou de l'apostrophe « machine à écrire » comme au temps jadis. À certains endroits, on aurait aimé en savoir un peu plus sur tel débat, portant sur le « griotisme moderne » (p. 139), telle position d'Ousmane Socé (p. 152). L'intérêt des citations, pourtant nombreuses et souvent longues, est tel qu'on regrette parfois qu'elles aient été coupées (p. 211, 213), nous privant d'une articulation logique ou d'une explication : peut-être eût-il valu la peine d'en publier des versions complètes en annexe. Tout l'ouvrage vient à l'appui, en plus des deux orientations résolument historique et intra-africaine, d'une approche littéraire ouverte sur l'espace non strictement littéraire des médias, et même d'autres lieux comme les expositions ; l'articulation étroite entre roman-livre et contributions diverses à la presse périodique est clairement démontrée, par exemple pour Ousmane Socé et Abdoulaye Sadjji.

C'est tout l'intérêt de parler en termes de littérature en termes de communication, et l'auteur, qui a une formation assez large de « romaniste » allemand et est actuellement titulaire d'une chaire de communication, était bien placé pour ce faire. Parfois, il ne va pas assez loin dans cette direction, comme lorsqu'il explique telle position de Léopold Sédar Senghor par la biographie (son séjour en France, p. 221), alors que l'énoncé concerné aurait pu être analysé à partir de son support médiatique, de ses codes de représentation et de son destinataire. Mais l'ensemble est plus que convaincant, et constitue une avancée solide.

[Une première version de ce compte rendu est parue dans *Études littéraires africaines*, 16, Paris, Apela, déc., 2003]

Pierre Halen

CMBSL, université de Metz

Roger MARCHAL, dir., *Vie des salons et activités littéraires de Marguerite de Valois à M^{me} de Staël*.

Nancy, Presses universitaires de Nancy, coll. Publications du Centre d'étude des milieux littéraires, 2001, 343 p.

On aurait pu craindre ici quelque chronologie topologique et dénomminative et quelque fastidieuse énumération courant sans ellipse de la ruelle de Margot à l'antichambre de Ninon. Tout au contraire, il nous est donné de suivre une érudite promenade aux fantasques détours, au long de l'histoire de la conversation littéraire. L'ouvrage de Roger Marchal se veut une synthèse des acquis de la recherche dont les formules se cherchent avec bonheur dans la nouveauté, sinon dans l'audace. Évacuant d'emblée l'impératif simplement définitoire et autres aspects sémantiques ressassés à propos du terme « salon », les spécialistes interrogent les interactions, parfois troubles, parfois ignorées, entre le milieu, l'œuvre et l'auteur. En cela, remarquera-t-on au passage, s'active une forme typique de sociologie de la littérature. Celle-là même qu'esquissait déjà le novateur Saint René Taillandier, à l'heure où ne résonne dans les amphithéâtres que l'explication du texte par lui-même. Les chapitres suivants font émerger les profils pluriels de la salonnière, la configuration des réseaux d'influence qui travaillent les espaces de la sociabilité littéraire, exhalent les étonnantes saveurs régionales que prit la préciosité et se ferment sur une ultime proposition : les salons comme matrices d'œuvres et foyers d'orientation des genres nouveaux.

Il n'est guère possible de rendre compte de la totalité de ces actes. Toutefois, et pour témoigner de leur intérêt, rapportons ce que nous estimons indispensable au lecteur et, en premier lieu, la communication relative aux fondements de l'histoire littéraire moderne. En 1860, époque frondeuse à la Sorbonne, quelques pionniers d'une sociologie, qui s'ignore encore, tentent l'étude des milieux littéraires en les replaçant dans leur destinée et leur raison sociale. Ils dessineront les principes directeurs d'une méthode d'appréhension des Lettres, qui pour être de l'ordre de l'évidence à ce jour, n'était alors rien moins que révolutionnaire. En effet, pareille posture allait ostensiblement à l'encontre des